This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

FL
G128
78

Digitized by Google

FL 6128.78

HARVARD COLLEGE LIBRARY

IN MEMORIAM
ARTHUR STURGIS DIXEY
1880 + 1905
HARVARD COLLEGE 1902

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

POURQUOI NOUS FÊTONS

ROUSSEAU

QUELQUES PAGES

POUR LA JEUNESSE

PUBLIÉES PAR

LE COMITÉ DU CENTENAIRE

2 JUILLET 1878

Mlle. Benoit

GENÈVE
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

Digitized by Google

FL 6128.78

Harvard College Library
Nov. 1, 1908.
Transferred
Dana memorial gift

Digitized by Google

POURQUOI NOUS FÊTONS ROUSSEAU

Dans le jardin d'une de ces maisons qui font ceinture à la plaine de Plainpalais, un groupe d'enfants parlaient d'une façon très-animée. Il était question du centenaire de Jean-Jacques Rousseau, qu'on devait célébrer dans quelques jours et dont les préparatifs étaient commencés depuis longtemps. Le petit Paul et sa cousine Laure se réjouissaient de voir tomber les planches de cette haute et mystérieuse baraque sous laquelle on travaillait, depuis plusieurs semaines à la statue colossale du philosophe de Genève. La sœur aînée de Laure, Mathilde, que ses treize ans rendaient un peu rêveuse et qui ouvrait souvent sa chrestomathie pour relire les pages délicieuses de Jean-Jacques, exprimait avec feu son admiration pour l'immortel écrivain; Henri et Alfred, les grands frères de Paul, se moquaient de cet enthousiasme et parlaient de Rousseau avec assez d'irrévérence, frondant la Fête qui se préparait, disant qu'il était fort ridicule aux Genevois de faire tant de fracas pour célébrer la mémoire d'un homme illustre, sans doute, mais

Digitized by Google

dont la vie offrait de si nombreuses taches, dont les écrits renfermaient tant d'erreurs.

— Il avait un si mauvais caractère, disait Henri : s'imaginer, dans son orgueil, que l'univers entier conspirait pour l'anéantir ! Une chose m'étonne, c'est qu'il n'ait pas accusé son chien d'être aussi du fameux complot.

— Ses ouvrages sont bien pires que son caractère, reprit Alfred. Que nous fait son beau style, si fort admiré de Mathilde, puisqu'il ne l'a employé qu'à des sophismes ?

— C'est vrai, ajouta Henri, on pourrait tout lui pardonner, mais ses sophismes !

— Qu'est-ce que des sophismes, demanda Laure, de mauvaises actions ?

— C'est bien pis, dit Alfred.

— Qu'est-ce que c'est donc ?

— C'est.... bah ! tu ne comprendrais pas.

— Mais si.

— Non, tu es trop petite, fit Henri.

— C'est bien vilain de ne pas me dire ce que c'est qu'un sophisme.

— Mes grands frères ne le savent peut-être pas eux-mêmes, dit le petit Paul, malice qui lui valut un regard indigné d'Alfred et une bourrade d'Henri.

— Vous direz ce que vous voudrez, reprit Laure : on assure que Jean-Jacques a fait beaucoup pour les enfants ; ce serait bien ingrat à nous de ne pas fêter son anniversaire.

— Certainement, s'écria Paul, vive Rousseau ! nous l'aimons, nous le fêterons !

— A votre aise, les bébés, fit Alfred dédaigneu-

Digitized by Google

sement, mais nous ne sommes pas des enfants, nous deux.

— Depuis quand ? demanda Laure.

— Taisez-vous, petite fille !

Et la dispute de continuer, quand on entendit des pas un peu pesants, accompagnés d'un bruit de canne.

— C'est grand-papa, dit Mathilde, qui, intimidée par l'assurance des deux collégiens, n'avait point osé prendre part à la discussion ; c'est grand-papa, quel bonheur ! il nous mettra d'accord.

Les deux petits coururent à la rencontre de l'aïeul, charmant vieillard à la figure souriante, encadrée de cheveux blancs, et le tirèrent chacun par un bras, en lui expliquant d'une manière assez confuse ce dont il s'agissait.

— Quoi donc, mes enfants, dit-il, on se querelle à propos de Jean-Jacques ? Qui de vous est contre le centenaire ?

— Moi, grand-papa, dit Alfred.

— Moi aussi, ajouta Henri.

— Et pourquoi, demanda le vieillard en s'asseyant sur un banc où Mathilde venait de lui arranger un coussin, pourquoi mes petits-fils s'opposent-ils aux honneurs que nous voulons rendre à Rousseau ?

— Pour beaucoup de raisons, commença Alfred....

— Surtout, s'écria Laure, parce que Rousseau faisait des sophismes. Grand-papa, qu'est-ce qu'un sophisme ? mes cousins ne veulent pas me l'expliquer.

— Un sophisme, ma petite, c'est une manière

Digitized by Google

de présenter une erreur de telle façon qu'elle paraisse une vérité. Un jour, j'entendais, sans qu'ils s'en doutassent, parler ensemble deux jeunes garçons : « Maman, disait l'un, nous défend d'aller » nous promener en petit bateau. Pourquoi ? Parce » qu'elle pense qu'il y a du danger; mais il n'y » en a pas, puisque nous savons bien ramer et bien » nager. Ce n'est donc pas lui désobéir que d'aller » en bateau, puisqu'il n'y a point de danger. »

— C'est Alfred qui disait cela à Henri, fit Paul, je me le rappelle bien.

— Je ne nomme personne, répondit le grand-père en souriant, mais ce raisonnement était un sophisme, puisqu'il voulait prouver que désobéir n'est pas désobéir.

— C'est ça un sophisme ? dit Paul, alors Alfred en fait souvent.

— Ah ! bien, dit Laure, puisqu'il fait des sophismes comme Rousseau, je ne célébrerai plus son jour de naissance, voilà !

— Tu vois, mon pauvre Alfred, reprit le vieillard, qu'il y a quelque danger à condamner les autres, quand on n'est pas soi-même irrépréhensible; la pierre qu'on leur jette risque fort de revenir sur nous. Tu ne t'attendais pas qu'en raillant le centenaire de Rousseau tu mettais ton jour de naissance en péril. Si tu pardonnais à Jean-Jacques, qu'en dis-tu, pour que Laure en use de même à ton égard ?

— Mais, grand-papa, répondit Alfred, vous savez bien mieux que moi qu'il y a dans la vie de Rousseau plusieurs vilaines choses, et je trouve

Digitized by Google

qu'on ne doit pas rendre d'honneurs à un tel homme.

— Mon cher enfant, si pour fêter les gens on exigeait qu'ils fussent irréprochables, on n'en fêterait guère. Des êtres parfaits, en est-il? A côté des qualités héroïques il y a des petitesses; on aura un grand génie et un cœur faible; on enseignera le bien, on fera le mal. Sans doute, il serait beau de voir une harmonie absolue entre les sentiments et la conduite, l'enseignement et la pratique, l'homme et l'œuvre, mais cette harmonie est fort rare. Nous trouverions, comme exemples, dans les temps antiques, un Socrate, un Marc-Aurèle; dans les temps modernes, un Malesherbes, un Washington, et qui sait encore si, en cherchant bien, on ne découvrirait pas quelque imperfection dans ces admirables caractères? Le monde n'a jamais vu qu'un seul type entièrement lumineux. Mais à qui a-t-il été donné d'imiter en tout ce modèle idéal?

Quoi donc, parce qu'un homme eut des défauts, nous fermerions les yeux sur ses qualités? De quel droit, nous, si imparfaits, ne voulons-nous admirer que la perfection? De quel droit un écolier de quinze ans se prononce-t-il sur un homme tel que Rousseau? Un penseur mettrait des mois, des années à étudier Jean-Jacques, à se faire une opinion sur ce caractère, sur ce génie si compliqué, et mon petit-fils Alfred, qui ne sait de Rousseau que ce qu'il en a lu dans un court abrégé d'histoire littéraire, le juge et le condamne sans appel?

— Pas sans appel, grand-papa, dit Alfred en

Digitized by Google

baissant la tête un peu confus ; vous voilà pour casser mon arrêt, et vous savez bien que je me soumettrai.

— Ainsi, dit la petite Laure, il faut aimer J.-J. Rousseau ?

— Pas si vite, mignonne, répondit l'aïeul. Vous autres enfants vous voulez aimer ou détester les gens en bloc ; dès qu'on vous parle d'un personnage célèbre, vous entendez qu'il soit tout bon ou tout méchant ; c'est très-rare cela, mes petits. L'homme est un composé de bien et de mal ; il faut aimer le bien, haïr le mal, être indulgent pour l'homme.

— Grand-papa, dit Mathilde, si vous nous faisiez l'histoire de Jean-Jacques ? Messieurs nos grands frères et cousins la savent, mais nous, petites filles, nous n'en avons attrapé que des bribes par-ci par-là, et nous aimerions à en savoir davantage.

— Oh oui ! s'écrièrent Paul et Laure, oui, grand-papa, faites-nous l'histoire de Rousseau !

— Pour vous deux ce sera trop sérieux, je le crains.

— Non, grand-papa, nous serons si attentifs. D'ailleurs, je ne suis pas si petite, j'ai dix ans.

— Et moi onze, ajouta Paul avec fierté.

— Soit, dit l'aïeul ; au reste, ceux que j'ennuierai seront libres d'aller jouer plus loin.

Il s'appuya au dossier du banc ; Laure sauta sur ses genoux ; Paul s'assit gravement à sa droite ; Mathilde se mit de l'autre côté et les deux collégiens s'arrangèrent par terre sans plus de façon.

— Mes chers amis, dit le vieillard après avoir

Digitized by Google

réfléchi un instant, il n'est donné qu'à un fort petit nombre d'hommes de parvenir à la célébrité, et, parmi ceux-ci, il y en a bien moins encore qui arrivent à cet état légendaire de figures que tout le monde connaît, que tout le monde croit avoir vues. Au moyen-âge, le héros aimé fut Alexandre-le-Grand ; Charlemagne et Barberousse eurent leur tour, puis Henri IV, Frédéric et Napoléon. Ce sont surtout les hommes d'action qui deviennent ainsi populaires : peu d'écrivains ou de poètes ont eu cette chance ; Jean-Jacques Rousseau fut un de ces élus. — Mais savez-vous, mes enfants, ce qui fait que certains personnages, entre tant d'autres, sont ainsi dans tous les souvenirs ?

— Les grandes choses qu'ils ont accomplies, dit Alfred, ou les beaux ouvrages qu'ils ont écrits.

— En partie, mon garçon, mais en partie seulement. Leur génie fait leur gloire historique ; mais ce qui les fait vivre dans la mémoire du peuple, ce sont les traits plus familiers qui les rapprochent du commun des mortels. Tout le monde n'a pas entendu parler d'Arques et d'Ivry, mais chacun sait qu'un jour l'ambassadeur d'Espagne à la cour d'Henri IV trouva le Béarnais marchant à quatre pattes pour amuser ses enfants. Ceux qui ne connaissent ni l'Iliade, ni l'Odyssée, n'ignorent pas qu'Homère était aveugle et qu'il demandait l'aumône. Combien de gens qui n'ont pas lu une seule ligne de Rousseau savent cependant qu'il aimait la campagne, la musique, les fleurs, les enfants, et qu'il fut malheureux ? Mais ce n'est point assez pour nous : les habitants de la ville où

Digitized by Google

il est né et qu'il a illustrée doivent en connaître davantage, et, comme le faisait très-bien observer Mathilde, il est ennuyeux de ne savoir que par bribes l'histoire d'un homme célèbre, quand cet homme célèbre nous intéresse particulièrement. Je vais donc essayer, mes bons amis, de vous renseigner un peu mieux sur notre Jean-Jacques.

Dans les premiers jours de Juillet 1712, on baptisait à la cathédrale de Saint-Pierre un enfant qui venait de naître au 3e étage du no 2 de la Grand-Rue. Son père s'appelait Isaac Rousseau ; le nouveau-né reçut les prénoms de Jean-Jacques.

Ses ancêtres, originaires de Paris, avaient embrassé la Réforme. Persécutés pour leur foi, ils s'étaient réfugiés à Genève et avaient pris rang dans la bonne bourgeoisie; mais, vers la fin du XVIIe siècle, la famille s'était un peu appauvrie par son accroissement même. Isaac Rousseau était horloger.

Le baptême de Jean-Jacques ne fut sans doute rien moins qu'une fête pompeuse. Les membres de la famille qui assistaient à la cérémonie ne pouvaient raisonnablement espérer, pour le petit être qu'on venait de présenter à l'église, une fort brillante destinée. Surtout ils ne pouvaient guère imaginer que cette destinée dépasserait l'horizon de Genève. Les bonnes tantes qui berçaient dans leurs bras la frêle créature pensaient bien à l'avenir, sans doute ; elles voyaient l'enfant grandir, devenir un aimable adolescent, un homme habile à quelques-uns de ces métiers lucratifs exercés à Genève, fonder une famille, acquérir une petite fortune, couler

Digitized by Google

une vie heureuse entre le travail et les saintes affections, mais l'idée de la célébrité ne leur venait certainement pas auprès de ce berceau.

Peut-être une mère aurait-elle fait des rêves plus magnifiques : les mères sont si ambitieuses pour leurs fils ! Mais celle de Jean-Jacques était morte en lui donnant le jour. Ce fut le premier malheur du pauvre petit, celui peut-être d'où découlèrent tous les autres. Les mères sont les véritables anges gardiens du berceau, vous le savez bien, vous, mes enfants, qui avez le bonheur de posséder les vôtres. Les soins du père le meilleur ne sauraient remplacer cette sollicitude maternelle si tendre et presque toujours si éclairée. La mère peut être sévère sans danger ; elle peut gronder, sa voix est si douce ; elle peut frapper même, sa main est si légère. Le père, lui, se sent trop rude, il n'ose pas se fâcher ; l'enfant lui paraît trop délicat, trop fragile, il craint de l'effrayer, il craint de le briser et il le gâte. Les grands-pères, c'est encore pis, vous le savez aussi.

Et puis une mère s'entend si bien à écarter de son enfant tout ce qui n'est point parfaitement bon et pur ! Elle empêche que le mal ne frappe ses yeux ou ses oreilles ; elle fait la garde autour de son cher trésor, elle lui conserve sa fraîcheur d'innocence, ce velouté de l'âme qui est à la vertu ce qu'un léger voile est à la beauté. Quelque honnête que soit un jeune homme, s'il n'a pas été préservé dans son premier âge par la vigilance maternelle, il est comme un fruit qui a perdu sa fleur, et si, plus tard, il devient artiste ou écrivain, si grand que soit son talent, il manquera toujours à ce

Digitized by Google

talent un certain quelque chose de délicat qui charme et prend le cœur par ses meilleurs côtés.

Isaac Rousseau était un homme assez léger. Il aimait les romans avec fureur. Aussitôt que le petit Jean-Jacques sut lire, et ce fut de bonne heure, son père, sans songer qu'il y avait là de quoi troubler la tête d'un enfant, se faisait faire par lui, tandis qu'il travaillait, de longues lectures de ces livres passionnés. Dans ces étranges études, qui développaient outre mesure la sensibilité du pauvre petit, il y eut pourtant la note sérieuse; ce fut Plutarque qui la fournit. Rousseau s'enthousiasma pour les grands citoyens de Sparte et de Rome; tout en dévidant les écheveaux de sa tante Suzon, en écoutant ses chansons, qui éveillaient en lui le goût de la musique, il rêvait à l'héroïsme d'Horatius Coclès et de Scævola, et se promettait de se dévouer pour Genève, que son père lui avait appris à aimer.

La nature aussi l'impressionnait très-vivement. Il admirait le Salève, doré par le soleil couchant, le lac, où les voiles blanches passaient comme des cygnes, et les vieilles tours grises de Saint-Pierre, autour desquelles les hirondelles décrivaient de grands cercles joyeux. Cette église, qui lui semblait le Capitole de la Rome protestante, lui tenait au cœur. Il préférait déjà la lecture et la rêverie aux jeux de ses camarades, mais une fois en train, il allait plus loin qu'un autre. « Lent à émouvoir, impossible à retenir, dit-il lui-même. » La promenade de St-Antoine, la Treille, la plaine de Plainpalais, les Terreaux-du-Temple, ont vu ces jeux d'enfants

Digitized by Google

où le héros antique, le citoyen de Rome disparaissait sous l'étourderie de l'écolier.

Isaac Rousseau ayant dû quitter Genève, l'enfant, resté sous la tutelle d'un oncle, frère de sa mère, fut mis avec son cousin en pension chez le pasteur de Bossey, M. Lambercier. Les deux années passées dans ce presbytère de campagne furent les plus belles de l'enfance de Jean-Jacques. Entre Mlle Lambercier, douce, maternelle, et son frère plus sévère, mais juste et bon, le petit garçon vivant en plein air, dans la liberté de la campagne, avec un ami de son âge, fut parfaitement heureux.

— C'est ici que se place l'histoire du noyer et de l'aqueduc? dit Alfred.

— Et celle de la Bible qu'on lui envoya chercher de nuit dans l'église, ajouta Henri.

— Parfaitement. Je ne vous parle donc pas de ce que vous savez. Par malheur, les deux enfants furent un jour accusés d'une faute qu'ils n'avaient point commise; leurs dénégations parurent des mensonges; on les punit, moins pour la faute que pour la dissimulation. Ce châtiment éveilla pour la première fois dans leur âme le sentiment de l'injustice. Le prestige que leur instituteur exerçait sur eux fut détruit. Ils ne firent plus aucun progrès ; on les renvoya.

L'oncle, homme assez insouciant, les laissa quelque temps sans les occuper à rien. Ils s'amusaient à dessiner, à fabriquer des jouets, même à composer des sermons. Ils se mêlaient peu aux jeunes garçons de la ville; ceux-ci se moquaient fort de la tournure assez gauche du cousin. Jean-Jacques,

Digitized by Google

indigné, tombait sur les railleurs à bras raccourci; mais que pouvait-il, seul contre tous? Il recevait maint horion et les quolibets n'en continuaient pas moins. Les deux inséparables prirent l'habitude des promenades solitaires, où ils pouvaient se livrer aux épanchements de leurs cœurs, et dans leur jeune érudition ils s'imaginaient être Castor et Pollux, Oreste et Pylade, Damon et Pythias.

Si ambitieuse que fût la comparaison, elle était juste en ce qui concernait Jean-Jacques; il aimait chaudement et eût tout fait, tout supporté pour ses amis. Excellent camarade, sa générosité naturelle l'empêcha toujours d'accuser les autres, quoi que leur imprudence eût pu lui faire souffrir. Un dimanche qu'il était aux Pâquis, dans la fabrique d'indienne d'un de ses oncles (M. Fazy), tenté par le luisant des rouleaux de fonte de la calandre, il s'amusait à y promener les doigts, quand le jeune fils de la maison mit étourdiment la roue en mouvement. Jean-Jacques eut les deux plus longs doigts écrasés par le bout, — blessure dont, par parenthèse, il fut deux mois à se guérir et dont toute sa vie il garda la cicatrice; — cependant, pour éviter au jeune Fazy la punition qu'on n'aurait pas manqué de lui infliger, il dit qu'une grosse pierre, en tombant, lui avait écrasé la main.

— C'est beau, ça, fit le petit Paul d'un ton de conviction profonde.

— Il agit de même dans une autre occasion où un de ses camarades l'avait à demi assommé d'un coup de mail. Je connais, ajouta le grand-papa, tels jeunes garçons qui sont très-rogues à l'égard

Digitized by Google

de Rousseau et qui, à l'âge que celui-ci devait avoir alors, venaient dire sans cesse : « Grand-père, Alfred m'a poussé ! Maman, Henri m'a battu ! »

Les deux collégiens baissèrent la tête, Mathilde sourit, Paul et Laure rirent franchement.

— Cependant, reprit le vieillard, Jean-Jacques grandissait : c'était le moment de songer à un état. Son père ne faisait rien pour lui ; pas question d'entrer dans les études. Il fut placé chez un greffier, qui le trouva peu appliqué ; on le mit alors chez un graveur. Le maître était rude. Par un fâcheux hasard, il se trouvait dans cet atelier des jeunes gens grossiers et mal élevés, dont le contact fut très-nuisible au nouvel apprenti. Il ne se pervertit point, parce qu'il est des bassesses où les âmes douées de génie ne sauraient tomber et que chez Rousseau l'amour de la vertu avait de profondes racines. (Ne l'oublions pas, même lorsqu'il fit mal il aima toujours le bien.) Mais on ne fréquente pas impunément des gens vicieux ; Jean-Jacques prit quelques mauvaises habitudes et toute sa vie s'en ressentit. Les faux plis de l'enfance ne s'effacent jamais complétement.

Il se sentait mal à l'aise dans cette atmosphère si différente de celle où il avait vécu jusqu'alors. Pour échapper à ses tristesses, il recourut aux lectures furtives et s'abandonna aux songeries. Tous ses pauvres petits sous étaient employés à louer des livres, toutes ses heures de liberté à se promener dans les environs de la ville. Un joli tableau, d'un de nos artistes contemporains, le représente à l'âge de quatorze ou quinze ans, étendu

Digitized by Google

sur l'herbe et lisant dans un gros volume qui paraît l'absorber tout entier. Le temps est beau, l'herbe fleurie, mais le soir s'avance et le jeune liseur n'y songe pas.

La Genève d'alors était enclose de remparts, les portes se fermaient de fort bonne heure. Deux fois Jean-Jacques, oublieux du temps, avait dû coucher hors de ville; son maître l'avait menacé, si pareille chose arrivait encore, d'une réception telle que le pauvre apprenti était bien résolu à ne pas s'y exposer. Mais, hélas! une après-midi de printemps, la nature plus belle, une lecture plus attachante, des jeux peut-être, car il n'était point seul ce jour-là, lui firent oublier et les portes de Genève et les menaces du patron. Cependant, le tambour de la retraite rappelle au devoir nos jeunes étourdis. Ils courent, ils bondissent, ils ont des ailes, ils arrivent... juste assez tôt pour voir se fermer la terrible porte. Les camarades de Rousseau se consolent assez vite, lui s'abandonne au plus violent désespoir. Enfin, il se calme; son parti est pris. La peur du châtiment, peut-être aussi le désir d'aventures qui devait hanter un jeune esprit tout nourri de fictions, le décide à aller devant lui par le monde. Ses camarades, à qui il fait part de son projet, doivent lui apporter dans un lieu désigné son léger bagage et prévenir son cousin pour qu'il vienne lui dire adieu. Ainsi fut fait; il espérait un peu que Damon suivrait Pythias. Courir le monde à deux, quelles délices! Mais le cousin n'avait aucun motif pour s'expatrier et nul goût pour les aventures; les deux amis se séparèrent, non sans larmes, et voilà Jean-Jacques sur les grands chemins.

Digitized by Google

Il avait quinze ans et demi, une jolie tournure, des yeux vifs, des cheveux noirs, une bouche mignonne, un coloris de santé. D'abord il ne s'éloigna pas beaucoup de Genève, désirant peut-être, tout en le craignant, que son tuteur s'inquiétât de lui et le fît ramener. Cette vie de bohémien l'amuse; le pays lui paraît admirable. Comme le Rat de la fable :

. . . . . sitôt qu'il fut hors de sa case :
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !

Il demande sans façon l'hospitalité aux paysans; on la lui accorde partout. Un soir, il arrive à Confignon. Le curé, M. de Pontverre, descendant de ces fameux *gentilshommes de la Cuiller*, si mal portés pour les Genevois, le rencontre, l'emmène à son presbytère, le fait souper et causer. Le jeune homme dit son histoire ingénument. Il n'a pas encore achevé son instruction religieuse; le curé, charmé de cette occasion de faire rentrer un protestant dans le giron de l'Église catholique, se garde bien de le renvoyer à Genève. Il l'adresse à Annecy à une dame vaudoise, la baronne de Warens, qui elle-même avait abjuré le protestantisme. Elle s'intéresse au jeune fugitif; celui-ci, enchanté de la grâce et de la bonté de cette dame, consent à tout ce qu'on veut de lui. On l'envoie au séminaire de Turin, et, après une instruction de quelques mois, le voilà catholique.

— Vous voyez, grand-papa, dit Alfred, peut-on estimer Rousseau après cela ? Abandonner si facilement la religion de ses pères !

— C'était mal, sans doute, répondit le vieillard,

Digitized by Google

mais songe à son âge, à son éducation négligée, à l'influence que ses nouveaux protecteurs avaient sur lui. Ne jugeons pas trop sévèrement un acte accompli dans une si grande jeunesse, dont Rousseau ne sentait à ce moment ni la valeur, ni l'importance, et dont plus tard il témoigna du repentir.

— N'est-ce point après cela, demanda Mathilde, que ce pauvre Jean-Jacques se fit laquais?

— Précisément. Sans ressources dans une ville étrangère, il dut s'ingénier pour trouver du pain. Il entre successivement dans deux maisons; le comte de Gouvon, son dernier maître, le distingue, le prend en gré, projette d'en faire un secrétaire d'ambassade et veut qu'il complète son instruction. Le fils du comte, l'abbé de Gouvon, donne lui-même des leçons au jeune favori et le traite avec une parfaite bonté. La position de Jean-Jacques était fort agréable et il ne tenait qu'à lui de la conserver....

— Oui, interrompit Henri, mais c'est alors qu'il rencontra l'ami Bâcle.

— Pour son malheur. Ce Bâcle était un camarade d'atelier que le hasard avait amené à Turin. A peine Jean-Jacques l'a-t-il revu, qu'il en devient inséparable. Notre célèbre compatriote eut toute sa vie une extrême facilité d'engouement. Bâcle va partir; Rousseau ne peut se résoudre à le quitter. Il n'imagine rien de mieux que de se faire chasser par le comte, et le voilà en route avec son nouvel ami, emportant une jolie fontaine de Hiéron que l'abbé de Gouvon lui avait donnée et sur laquelle

Digitized by Google

les deux jeunes étourdis fondent leur fortune. La fontaine se casse, les compagnons se séparent ; Jean-Jacques se réfugie chez Mme de Warens, qui l'accueille comme son fils. Cette dame, fort distinguée à beaucoup d'égards, lui fit à la fois du bien et du mal. Elle était aimable et bonne, mais n'avait pas en morale toute la rigidité désirable. Le jeune homme prit quelque chose de ce laisser-aller. On ne gagne pas toujours les qualités des gens qu'on aime, mais, chose triste, on s'assimile toujours quelque peu de leurs défauts.

Jean-Jacques reste quelque temps à Annecy, étudiant la théologie et le contrepoint. Bientôt il recommence sa vie errante, revient en Suisse, tâche de se créer des ressources en enseignant la musique....

— Qu'il connaissait à peine, dit Henri.

— Eh ! mon ami, on n'a jamais tant de confiance en soi que lorsqu'on ne sait rien. On a dit que le doute est le commencement de la sagesse ; cela est vrai, surtout quand c'est de soi-même qu'on doute, mais il faut, pour y arriver, pas mal de science et d'expérience. Notre pauvre garçon, qui n'en était pas là, montre à chanter à des écoliers plus habiles que lui, donne même un concert dont il s'est moqué fort spirituellement dans ses *Confessions*. Une série d'aventures le conduit à Paris, puis à Lyon. Il connaît tout, même la faim, couche à la belle étoile, et supporte ses misères avec le gai courage de la jeunesse. Enfin il se retrouve chez sa protectrice et passe sept ans auprès d'elle, soit à Chambéry, soit aux Charmettes, petite maison de

Digitized by Google

campagne aux environs de cette ville. C'est là qu'il fit tout seul ses études, lisant les meilleurs livres, se formant avec les écrivains du XVIIe siècle, Pascal, Bossuet, Fénelon surtout, pour lequel il eut toute sa vie une espèce de culte.

Ces années d'étude et de tranquillité aux Charmettes ne furent qu'un temps d'arrêt dans la vie de Jean-Jacques ; il ne pouvait rester à la charge de sa protectrice, il dut chercher à se faire une position. Je vous ai, mes enfants, parlé longuement de sa jeunesse ; le voilà homme : je vous ennuierais si je continuais à entrer dans le détail de son existence ; j'abrége donc. Il fut précepteur à Lyon, secrétaire d'ambassade à Venise, et se retrouva à Paris en 1743. C'était comme compositeur qu'il comptait faire son chemin : il avait inventé une nouvelle notation musicale ; elle fut d'abord repoussée comme il est arrivé à presque toutes les innovations. De notre temps, on l'a adoptée, comme vous savez, et appliquée au chant, avec avantage, sous le nom de méthode Galin-Pâris-Chevé.

— Pourquoi pas sous le nom de méthode Rousseau ? demanda Mathilde.

— Pourquoi l'Amérique ne s'appelle-t-elle pas Colombie ? Mes enfants, c'est très-souvent ainsi : celui qui perfectionne une découverte prend la place de l'inventeur. Les grands esprits sont des travailleurs qui labourent le sol et l'ensemencent ; la moisson est rarement pour eux.

Rousseau, qui s'était fait quelques protecteurs, obtint une place de commis chez un fermier-général, M. Dupin.

Digitized by Google

— Fermier-général, qu'est-ce que cela, grand-papa? demanda Paul.

— J'allais le dire. On appelait ainsi, en France, les financiers qui se chargeaient de lever les impôts au nom du roi. Jean-Jacques, à cette époque, se lia avec les hommes de lettres et les philosophes, mais il les goûta peu. Il avait trop longtemps vécu seul, il arrivait trop tard à Paris, et sa nature était trop peu souple pour qu'il pût se plier au ton régnant. Ce ton léger, badin, lui déplaisait, la société frivole où il se trouvait lancé lui convenait peu, et il s'en éloigna bientôt.

Il avait déjà trente-huit ans et n'avait rien écrit encore. A Annecy et aux Charmettes, il avait fait des vers pour amuser sa protectrice, et même une petite comédie; mais rien de tout cela n'annonçait l'écrivain. Lui-même ne se doutait pas de son génie, quand une question mise au concours par l'Académie de Dijon : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* le lui révéla. Il écrivit un discours d'une éloquence entraînante, dans lequel il s'élevait avec force contre les arts et les sciences, les accusant presque de tout le mal qui est dans le monde.

— Eh bien! grand-papa, s'écria Alfred, dites, avait-il raison?

— Au point de vue de la renommée, oui. Il obtint le prix et se vit célèbre. S'il avait traité son sujet suivant l'idée reçue que la culture intellectuelle rend les hommes meilleurs, on aurait, sans doute, peu remarqué son ouvrage, tandis que cette façon inattendue de concevoir les choses força l'attention.

Digitized by Google

— Ainsi, dit Henri, casser les vitres est le bon moyen d'être applaudi?

— De tous, hormis du propriétaire qui tâche de vous les faire payer; s'il n'obtient rien, ses descendants referont le procès à votre mémoire. Nous le voyons bien pour Jean-Jacques, que tant de gens chargent d'anathèmes encore aujourd'hui.

Après ce premier succès, Rousseau voulut être complétement indépendant. Il quitta M. Dupin et se mit à copier de la musique pour subvenir à son existence, consacrant à la littérature et à la composition musicale les loisirs que lui laissait son métier. En 1752, il donna le *Devin du Village,* petit opéra dont notre carillon de Saint-Pierre répète l'air final :

Allons danser sous les ormeaux.

Cette musique naïve eut à la cour un succès prodigieux; on raconte que Louis XV, le lendemain de la représentation, ne faisait que répéter l'air de Colette :

J'ai perdu mon serviteur.

Après cela, une pension du roi était assurée à l'auteur; il ne fallait qu'une simple visite de Rousseau à Louis XV. Rousseau refusa la visite et n'eut pas la pension.

En 1753, l'Académie de Dijon ouvrit un nouveau concours. Le sujet était : *Origine de l'inégalité parmi les hommes.* Rousseau, qui était frappé de la corruption sociale, saisit cette occasion d'exposer son idée favorite que l'homme naît bon et que la so-

Digitized by Google

ciété le corrompt. Il prêcha le retour à la simple nature et proclama hautement l'état sauvage comme le meilleur.

— S'il avait eu l'occasion de faire connaissance avec les Peaux-Rouges, dit Henri, il aurait peut-être eu d'autres idées?

— C'est probable; mais les vrais sauvages étant fort peu connus alors, on pouvait les parer de toutes les vertus et en faire des types à opposer à l'homme civilisé. Les sauvages de fantaisie furent le dada de l'époque en général et non pas celui de Rousseau en particulier. Au reste, le philosophe de Genève eut par la suite des vues plus justes. Dans un ouvrage posthume : *Les Lettres sur le bonheur et la vertu,* il dit sur la société des choses aussi judicieuses que son *Discours sur l'inégalité* l'était peu.

Ainsi la célébrité lui était promptement venue. La chaleur de son éloquence, la magie de son style, ses idées si nouvelles et même si étranges, l'avaient porté d'emblée au premier rang des penseurs et des écrivains. Il fit hommage de sa gloire à sa patrie bien-aimée; il vint la visiter, rentra dans le sein du protestantisme et recouvra ainsi les droits de citoyen que son abjuration lui avait fait perdre. Depuis, il signa tous ses écrits : J.-J. Rousseau, citoyen de Genève.

Mais de si brillants succès lui valurent beaucoup d'envieux et d'ennemis. Tous les philosophes de cette époque formaient une phalange serrée dont Voltaire était le général; Rousseau voulut marcher seul : on ne le lui pardonna pas,

Digitized by Google

on lui suscita de nombreuses tracasseries. Le séjour de Paris lui devint insupportable; il alla habiter la campagne, passa six ans soit à l'Ermitage, soit à Montmorency, et composa dans cette retraite ses plus beaux ouvrages : d'abord, la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles,* dans laquelle il trace le portrait le plus flatteur de sa petite république, qu'il compare à Sparte, et où il exhorte ses concitoyens à s'opposer énergiquement à ce qu'on établisse un théâtre à Genève.

— S'il voyait celui qu'on achève à présent, il serait donc bien fâché? dit Mathilde.

— Je ne le crois pas, fillette; un esprit tel que Rousseau ferait la différence de la Genève d'autrefois et de la Genève d'aujourd'hui. Il savait bien qu'une ville ne peut s'agrandir sans faire des concessions à ce que nous appelons le progrès. Quand il prêchait la simplicité, l'austérité, il parlait à la petite cité entièrement protestante, enclose de remparts, bien chez elle, toute à elle; depuis ce temps, Genève a jeté bas ses murailles...

— Et Rousseau, bien sûr, dit le petit Paul, ne regretterait pas ces vilaines portes qu'on fermait de si bonne heure?

— Je n'en sais rien, mon enfant; mais il ne nous donnerait certainement pas à nous les mêmes conseils qu'à nos pères. Lorsqu'un homme, simple de mœurs et d'habitudes, est arrivé à une belle fortune, à une haute position sociale, il change sa manière de vivre, il s'entoure de faste, il fait certaines dépenses moins pour lui-même que pour les autres ; de même une ville devenue

Digitized by Google

grande ville est obligée à quelque magnificence. Notre Genève fut de tout temps hospitalière, mais jadis elle n'offrait à ses hôtes que le nécessaire; il convient à présent qu'elle y joigne un peu de superflu. Jean-Jacques comprendrait que notre nouveau théâtre est une courtoisie envers les nombreux étrangers qui nous viennent visiter. Mais, ainsi qu'on offre quelquefois à ses hôtes un mets recherché, un vin précieux dont on s'abstient soi-même, notre philosophe nous conseillerait sans doute d'user le moins possible de ce divertissement.

— C'est pourtant si amusant le spectacle, dit Laure; nous avons eu tant de plaisir, l'autre hiver, à voir jouer le *Tour du Monde.*

— Je crois bien, ajouta Paul, et ça nous a fait connaître tant de choses! J'ai appris plus de géographie dans cette soirée que pendant toute l'année à l'école.

— Je ne sais pas, mes enfants, ce que Rousseau aurait pensé du *Tour du Monde;* mais, en général, il n'aimait pas les pièces de théâtre, il trouvait cet amusement pernicieux, et, en effet, il l'est trop souvent.

— Pourquoi donc a-t-il fait un opéra? demanda Mathilde.

— Il l'a fait pour Paris où la dissipation était si grande qu'il n'y avait plus rien à y ajouter, mais il voulait préserver son pays de ce qu'il regardait comme un danger. Il est sûr qu'il l'en préserva momentanément.

Après cette lettre fameuse, il écrivit un roman

Digitized by Google

non moins célèbre, dans lequel il fit incidemment connaître et admirer les beautés pittoresques des rives du Léman, et qui contribua à attirer dans notre pays cette affluence d'étrangers qui n'a pas cessé depuis. Le *Contrat social,* ouvrage politique d'une très-haute portée, suivit la *Nouvelle Héloïse*, et bientôt après parut un traité d'éducation plein d'idées neuves et hardies, l'*Emile.*

A cette époque, mes chers amis, le jeune âge était fort négligé. Les enfants les plus heureux étaient encore ceux des pauvres: leurs parents les gardaient sous leur toit, leurs mères veillaient sur leur faiblesse; ceux qui naissaient dans l'opulence étaient d'abord envoyés à la campagne chez une nourrice. Ils passaient leurs premières années loin de la maison paternelle et n'y revenaient, vers cinq ou six ans, que pour la quitter aussitôt. On internait les garçons au collége, on enfermait les filles au couvent; celles-ci en sortaient pour se marier, ceux-là pour commencer leur carrière. Quant aux jeunes gens qu'on n'éloignait pas de la maison, on leur donnait un gouverneur, mais c'est chose si rare qu'un bon gouverneur! Pour avoir un Mentor éclairé il fallait être fils de roi, et encore! Si le dauphin, fils de Louis XIV, avait eu Bossuet pour précepteur, si le duc de Bourgogne avait eu Fénelon, Louis XV eut le cardinal Fleury et le Régent le cardinal Dubois. Les grandes familles s'efforçaient bien de choisir un homme de mérite pour lui remettre la direction de leurs enfants, mais les autres étaient réduites à prendre ce qu'elles trouvaient, et c'était souvent à une espèce de valet

Digitized by Google

de chambre qu'étaient confiés les jeunes gentilshommes. Rousseau, frappé de tous ces abus, plaida avec son éloquence persuasive la cause de l'enfance, et il obtint un succès bien doux à son cœur, ce fut de voir les mères, ramenées par lui aux sentiments de la nature, garder leurs enfants auprès d'elles et leur prodiguer leurs soins; les pères écoutant ses conseils, prendre eux-mêmes une part active dans l'éducation de leurs fils. Il avait signalé les fausses méthodes d'enseignement, la routine surtout; il ne voulait point qu'on élevât les enfants comme des perroquets, mais qu'on les exerçât à penser; qu'on leur apprît, non des mots mais des choses. La plupart de ces idées, si nouvelles au XVIIIme siècle, sont entrées dans l'éducation et plusieurs même ont été dépassées. L'*Emile* est un riche magasin de pensées, où tous les éducateurs ont puisé et où Pestalozzi, cet autre grand cœur dévoué à l'enfance, a trouvé le fécond principe de sa méthode.

— Mais, dit Alfred, il y a bien des idées fausses dans l'*Emile*.

— Eh! sans doute, mais les vérités ne sont pas si communes qu'il les faille rejeter parce qu'elles sont mêlées à des erreurs. Si l'on vous faisait présent d'une boîte où il y eût des perles fines mêlées à des grains de verroterie, vous prendriez bien la peine de trier les perles et vous ne rejetteriez point le cadeau parce que tout n'y est pas également précieux.

— C'est bien certain, dirent Laure et Mathilde.

— Vous voyez donc, continua le grand-père, que

Digitized by Google

ce n'est pas aux enfants à prendre parti contre Jean-Jacques; il a fait beaucoup pour eux : on les négligeait, on s'en est inquiété; de nos jours on outrepasse même les désirs de Rousseau, on s'occupe trop de vous.

— Mais non, grand-papa, protestèrent les cinq enfants, d'accord cette fois.

— Si, si, on va trop loin. De mon temps encore nous n'avions guère de jouets que ceux que nous fabriquions nous-mêmes. Les petites filles se faisaient des poupées avec des chiffons, les garçons des fusils en bois et des sifflets en sureau; aujourd'hui des milliers de mains travaillent à vous faire des joujoux qui sont des objets d'art. Nous n'avions quasi point de livres; il y a toute une littérature à votre usage : poésies enfantines, contes d'enfants, théâtres d'enfants, journaux d'enfants; on met pour vous les sciences les plus sévères en récits amusants. On vous donne des soirées et des bals, toutes choses qui font justement que vous n'êtes plus assez enfants, toutes choses que Jean-Jacques aurait blâmées et que je blâme aussi.

— Ne dites pas cela, grand-père, s'écria Paul, qui est-ce qui nous a donné nos plus beaux joujoux à Laure et à moi?

— Et mes livres illustrés? dit Henri.

— Et mon bracelet d'or? fit Mathilde.

— Et mon vélocipède américain? ajouta Alfred.

— Oui, oui, c'est moi, fit l'aïeul, je sais bien; mais j'ai grand tort et Rousseau ne m'approuverait pas. Revenons à lui.

Son traité d'éducation eut un succès immense,

Digitized by Google

mais il contenait des propositions hardies qui émurent le pouvoir et l'Eglise : le Parlement condamna l'ouvrage; l'archevêque de Paris lança un mandement contre l'*Emile;* malgré l'appui de plusieurs grands personnages, l'auteur dut fuir pour échapper aux rigueurs de l'autorité. Il allait se réfugier à Genève quand il apprit qu'à l'exemple du Parlement de Paris, les Conseils avaient fait brûler son livre par la main du bourreau. Il se retira alors à Motiers-Travers, dans le comté de Neuchâtel, où le roi de Prusse lui permit de rester. C'est de là qu'il écrivit sa réponse au mandement de l'archevêque de Paris et ses *Lettres de la Montagne,* deux ouvrages qui sont des chefs-d'œuvre d'éloquence. En même temps, il se livrait à l'étude de la botanique, il se promenait, il herborisait et retrouvait, dans ce rapport direct avec la nature, le calme et presque le bonheur. Mais des tracasseries, dont son imagination lui exagérait l'importance, le chassent de Motiers; il se réfugie à l'île Saint-Pierre (dans le lac de Bienne) et fait de son très-court séjour dans ce nouvel asile le tableau le plus ravissant. Tout son désir était d'y passer le reste de sa vie, mais les Bernois lui en refusent la permission. Il cède alors aux pressantes invitations de David Hume, le célèbre historien, et en 1766, se rend en Angleterre. Il s'établit à Wootton, dans le comté de Derby, et s'y occupe à écrire ses mémoires. Mais ses malheurs, joints à des maux physiques, l'avaient aigri; son caractère était devenu sombre et méfiant. Le climat brumeux de l'Angleterre était peu propre à guérir cet esprit malade. Lui, qu'un rayon de

Digitized by Google

soleil consolait, devient tout à fait mélancolique sous un ciel trop souvent voilé. Il croit voir partout des trahisons et des complots, se brouille avec ses amis et ses protecteurs, revient en France, erre quelque temps de province en province, et peut enfin rentrer à Paris. Isolé, en partie par des circonstances malheureuses, en partie par les inimitiés puissantes dont je vous ai parlé, en partie aussi, il faut le dire, par un caractère ombrageux, propre à décourager la bienveillance, il passa ses dernières années dans une morne tristesse, sans tenir assez compte peut-être de quelques amitiés discrètes qui lui demeurèrent fidèles jusqu'à la fin.

Au printemps de 1778, le marquis de Girardin le décida enfin à venir habiter un petit pavillon dans son parc d'Ermenonville. Rousseau était à peine depuis deux mois dans cette charmante retraite, qu'il fut frappé d'apoplexie et mourut presque subitement, le 2 Juillet, âgé de soixante-six ans.

— Pauvre homme! dit Mathilde, si célèbre et si peu heureux !

— Il aurait bien pu l'être, dit Alfred, mais son caractère, sa défiance.....

— Eh, mon garçon, est-ce à nous de la lui reprocher? La défiance est un trait de notre caractère national, car Jean-Jacques est Genevois par ses défauts comme par ses qualités. Il se défia du sort, des autres, de lui-même, c'est ce qui l'empêcha sans doute de dresser une tente pour y abriter une famille. Il ne sut pas se créer un intérieur aimable, s'entourer de saintes affections, ce fut un tort et un malheur. Quand il avait souffert du monde, il

Digitized by Google

n'avait pas un sanctuaire intime où il pût se reposer, trouver une main douce et légère pour panser les blessures de son âme, de bons sourires pour dissiper les nuages de son front. Il fut réduit à chercher toute sa consolation en lui seul, mais la philosophie ne réussissait pas toujours à calmer ses agitations. Ne serions-nous pas bien injustes de lui compter ses souffrances comme des fautes?

D'ailleurs, à côté de cette défiance, défaut si genevois, nous trouvons, chez Rousseau, une qualité bien genevoise aussi, la persévérance. Ceux de nos concitoyens qui veulent être riches ou savants, le deviennent; Jean-Jacques voulut la célébrité, il l'obtint, et ne la dut qu'à lui. Il avait fait lui-même son éducation, et aucune science ne lui paraissait étrangère, tant son instruction était variée. Il voulut être quelque chose, et sans aide, sans protection, il parvint à la plus haute renommée. En célébrité, en influence, il n'eut d'autre rival que Voltaire. Et nous ne serions pas fiers d'un tel homme?

Sans doute, mes enfants, il y a des taches dans sa vie, des erreurs dans ses écrits; mais il y a de beaux traits dans l'une et des pensées sublimes dans les autres, ensorte que ses admirateurs et ses ennemis ont pu l'acclamer ou le maudire presque avec une égale raison. Dans ma jeunesse, on se passionnait encore pour ou contre Rousseau, il fallait absolument prendre parti.

— Vous étiez pour lui, n'est-ce pas, grand-père? demanda Laure.

— D'abord, oui; plus tard j'ai été contre, et à

Digitized by Google

présent, que je suis assez vieux pour être juste, je ne suis ni pour, ni contre, car la justice n'est jamais dans les extrêmes.

Les hommes célèbres ne peuvent être bien jugés qu'à distance : Rousseau est mort depuis un siècle, nous sommes assez loin de lui pour le bien voir. Les traits les plus saillants de cette grande figure sont une bonté tendre, un désintéressement sincère, un patriotisme ardent, un sentiment religieux profond.

Voir l'enfance heureuse, nous l'avons déjà dit, fut sa plus douce jouissance ; on citerait à ce sujet mille traits charmants : tantôt, c'est un panier de pommes qu'il achète pour le distribuer à de petits Savoyards ; une autre fois, ce sont de jeunes orphelines qu'il régale de ces pâtisseries minces comme un souffle et assez ingénieusement nommées *plaisirs*. Constamment il se montre simple et affable avec les inférieurs ; bienfaisant, prêt à partager le peu qu'il possède avec plus pauvre que lui. Dans ses plus mauvais jours, il n'oublia jamais de servir une petite pension à sa tante Suzon, devenue vieille et infirme. Il faisait aussi passer des secours à sa nourrice, celle qu'il appelait *sa mie Jacqueline*. Voltaire était généreux, et sa bienfaisance lui a fait pardonner bien des torts. Puisqu'on sait gré de ses largesses au patriarche de Ferney, qui avait deux cent mille livres de rentes, pourquoi ne tiendrait-on pas compte au philosophe de Genève, qui vivait de son travail au jour le jour, des aumônes qu'il faisait de si bon cœur ?

Rousseau fut toujours honnête homme. Dans un

Digitized by Google

siècle de vénalité, de bassesse, où tous les marchepieds, si boueux qu'ils pussent être, semblaient bons pour parvenir, il donna l'exemple du plus entier désintéressement. Non seulement il ne rechercha jamais les faveurs de la fortune, mais il les repoussa fièrement lorsqu'elles voulurent venir à lui. Comme ce Fabricius qu'il cite dans une occasion fameuse, il refusa les présents des rois pour rester digne de sa république, de cette Genève qu'il aima toujours et malgré tout, même après qu'elle eût condamné l'*Emile*.

Rousseau eut un vrai cœur de citoyen. Il ne cessait de s'inquiéter de la guerre civile dont sa patrie était menacée. Il donnait à ses amis de Genève les meilleurs conseils politiques, leur recommandant sans cesse la modération. Faisant bon marché de ses rancunes, il les engageait même à s'adresser à Voltaire, son ennemi personnel, si son influence pouvait pacifier les partis. « Je le bénirai, disait-il, s'il vous fait du bien. »

— Ah ! s'écria Alfred, je ne savais pas tout cela ; quoi, Rousseau aimait son pays à ce point ?

— On pourrait même dire, reprit le grand-père, qu'il l'aimait trop et qu'il entrait un peu d'illusion dans la façon de juger ses compatriotes : « Le Genevois, dit-il, est celui de tous les peuples du » monde qui cache le moins son caractère.... Il a » de la générosité, du sens, de la pénétration.... » Le Genevois ne lit que de bons livres, il les lit, » il les digère, il ne les juge pas, il les sait.... » les livres choisis sont presque les seuls qui vont » à Genève.... Dans la simplicité de leur parure,

Digitized by Google

» les Genevoises ont de la grâce et du goût; elles » en ont dans leur entretien et dans leurs ma- » nières.... Tant que les Genevoises seront Gene- » voises, elles seront les plus aimables femmes de » l'Europe.... Je ne crois pas qu'il soit nulle part » au monde des époux plus unis, de meilleurs » ménages que dans cette ville. » Tel est le portrait qu'en 1761 Rousseau fait des Genevois. A vous, jeune génération, de tâcher que, dans quelques années, ce portrait, un peu flatté peut-être, soit tout à fait ressemblant.

— Oui, nous tâcherons! s'écrièrent ensemble les enfants.

— Rousseau, poursuivit le grand-père, fut, comme je vous l'ai déjà dit, sincèrement et profondément religieux. Dans un temps où l'athéisme était à la mode, il affirma toujours l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Voltaire aussi était déiste, mais Rousseau eut de plus que lui le respect de la religion. Voltaire la confondait volontiers avec le fanatisme; Rousseau distingua toujours le sublime enseignement du Maître d'avec les superstitions dont les hommes l'ont surchargé par la suite. Quand il combattit l'Eglise romaine, ce fut non point, comme Voltaire, par la raillerie, mais avec des armes sérieuses qui témoignaient encore de son respect pour le christianisme. Dans son mandement contre l'*Emile,* l'archevêque Christophe de Beaumont convient que les plus belles paroles qui aient jamais été dites sur Jésus se trouvent dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard.*

Digitized by Google

— Je les sais par cœur, dit Henri; on nous les a fait apprendre au collége, il n'y a pas longtemps. Après un beau parallèle entre Socrate et Jésus, l'auteur s'écrie : « Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus d'un Dieu! »

Vous le voyez, mes enfants, reprit l'aïeul, Rousseau avait ses beaux côtés; sans doute, ce ne fut pas une âme complète, mais ce fut un cœur généreux et un beau génie, qui aima les hommes et rêva de les rendre libres et heureux. Sa gloire appartient au monde entier; son tombeau est à Paris, mais son berceau fut à Genève. Ne l'oublions pas : il a été Genevois, bien Genevois. Il a illustré sa petite patrie, et cette patrie a été longtemps injuste pour lui. Genève a commencé à réparer ses torts : le buste du botaniste est au Jardin des Plantes; la statue de l'écrivain est à l'île qui porte son nom, en face de ce beau lac si bien rendu par son pinceau merveilleux; la fête qu'on prépare complétera cette œuvre de justice que Genève doit à Rousseau et qu'elle se doit plus encore à elle-même.

Le grand-père s'arrêta; les enfants restèrent d'abord silencieux.

— Oui, dit Alfred au bout d'un instant, Jean-Jacques mérite d'être fêté, parce qu'il fut grand.

— Et qu'il fut bon, ajouta Laure.

— Et qu'il fut patriote et religieux, dit Henri.

— Et qu'il aimait les enfants! cria Paul.

— Et qu'il a été malheureux, dit Mathilde.

Digitized by Google

— Oui, mes chers enfants, reprit l'aïeul, notre célèbre concitoyen a bien des titres à nos hommages. Admirons son génie, plaignons ses malheurs, jetons sur ses fautes un voile respectueux et aimons notre Genève comme il l'a aimée.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 020 320 115

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

WIDENER
DEC 0 5 1993
BOOK DUE

Digitized by Google

Digitized by Google